

Il y va de la pensée pensante: Entretien avec Kostas Axelos

Christophe Premat

► **To cite this version:**

Christophe Premat. Il y va de la pensée pensante: Entretien avec Kostas Axelos. L'exil est la patrie de la pensée, 2014. halshs-02999960

HAL Id: halshs-02999960

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-02999960>

Submitted on 11 Nov 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Entretien avec Kostas Axelos

« Tous les entretiens sont radicalement décevants. On veut s'épargner la peine et on se méfie du danger. Tout reste à la surface, s'étend et s'agite, justement par peur des profondeurs, qu'on déclare - mythologiquement - relevant de la surface », écriviez-vous en 1973¹. L'exercice de l'entretien est toujours périlleux, et pourtant il participe d'une certaine forme d'actualisation de la pensée en présentant un risque. J'aimerais néanmoins ici, si vous le permettez, vous interroger sur les aspects importants de votre parcours intellectuel.

I. Engagement politique et éditorial

Christophe Premat – *Avez-vous été vous-même à l'origine de la revue Arguments ? Comment cette revue est-elle née et quels en étaient les objectifs intellectuels ? Quelle a été sa réception à l'époque ?*

-La revue *Arguments* a été créée par Edgar Morin et Jean Duvignaud. Elle se faisait éditer par les Éditions de Minuit et avait au début pris comme modèle une revue italienne, *Ragionamenti*, qui paraissait à Milan et avec laquelle nous avons eu des échanges. Très tôt je devins collaborateur d'*Arguments*, puis membre du comité de rédaction et ensuite rédacteur en chef. La revue se saborda en 1962, en plein essor, pensant avoir parcouru le cycle qu'elle avait à parcourir et ne voulant pas devenir répétitive. En 1960, la collection « Arguments » vit la lumière du jour, succédant pour ainsi dire à la revue. J'en étais le directeur. Jusqu'à présent, une centaine de volumes y ont paru, parmi lesquels la plupart de mes livres.

La revue comblait un vide. Nous n'appartenions à aucune des orthodoxies ou hétérodoxies existantes, à aucune école de pensée, à aucune structure politique et à aucun mouvement littéraire ou artistique. Elle visait à créer un espace de recherche, de pensée et de discussion qui n'existait pas ailleurs, où un chef d'école ou un *-isme* quelconque dominait. Nous étions orientés vers un au-delà du marxisme et de l'existentialisme, nous essayions de mettre en œuvre une pensée multidimensionnelle et anticipatrice. Le travail collectif, des discussions vives et une vie conviviale, faite de débats, de rencontres, de jeux et de festivités occupaient une partie importante de notre temps. Il n'y avait aucune orthodoxie. Personne n'a jamais été exclu, à l'inverse d'autres revues dites de l'avant-garde où le jeu des exclusions faisait rage.

Naturellement, divers centres d'intérêts se formaient à l'intérieur de la revue et avec quelques proches collaborateurs. Il y avait une tendance plus sociologique et politique (avec Edgar Morin, François Fejtö), plus littéraire (avec Jean Duvignaud et Roland Barthes), plus philosophique (avec moi-même).

Nous avons assez vite trouvé notre public. L'audience de la revue augmentait constamment. Des étudiants, des enseignants, des membres de professions libérales, des artistes formaient le public de la revue. Certains de ses exemplaires se faisaient réimprimer. Nous avons aussi organisé et pris part à des discussions publiques.

C. P. – *Avez-vous tissé des liens avec d'autres revues lorsque vous étiez animateur d'Arguments ? Peut-on parler d'un compagnonnage intellectuel entre Arguments et Socialisme ou Barbarie ou les trajectoires des deux revues sont indépendantes ?*

¹ Kostas Axelos, *Entretiens*, Montpellier, Fata Morgana, 1973, p. 99.

Non, nous n'avions pas beaucoup de contacts avec d'autres revues. Les différences étaient trop fortes. Il y eut certes des rencontres personnelles, mais pas de véritable collaboration. Avec la revue *Socialisme ou Barbarie*, il y eut un peu plus de contacts, qui n'allaient pas très loin, car cette revue était à nos yeux trop révolutionnaire, trop trotskyste ou métatroskyste. Avec *L'internationale situationniste* les rapports furent très négatifs. Elle prenait plaisir à nous attaquer et à nous insulter très régulièrement, mais nous ne répondions jamais.

C. P. – *Pourriez-vous revenir sur votre engagement politique personnel ?*- Sous l'occupation allemande et italienne de la Grèce, pendant la guerre, j'entrai dans les Jeunesses communistes, avant d'avoir dix-huit ans, et ensuite au Parti communiste. Le mouvement de la Résistance a été très fort. Ensuite j'ai pris part à la guerre civile - après la Libération - contre les Anglais qui avaient débarqué et la droite nationale (1945). J'ai travaillé comme organisateur, journaliste et théoricien communiste. Puis je me suis fait exclure du Parti et ensuite j'ai été condamné à mort, par contumace, par une cour martiale nationaliste. Fin 1945, je m'installais à Paris pour m'adonner alors à la philosophie.

Je suis devenu communiste dans ma jeunesse, par rejet de la bourgeoisie à laquelle j'appartenais et pour voir la philosophie marxiste devenir monde. Pendant l'Occupation, la Résistance, la guerre civile, je voyais les grandes erreurs, souvent criminelles, du Parti et de ses organisations, les violences inutiles, le dogmatisme, le pouvoir dictatorial de l'appareil, l'alignement aveugle sur l'Union Soviétique. Je ne voulais cependant pas quitter le combat. Ce n'est qu'ensuite, une fois à Paris, que je déclarai mon désaccord radical, théorique et pratique. Depuis, je ne me suis plus attaché à aucun parti et à aucune organisation politique, prenant seulement part à des actions ponctuelles.

À Paris, j'ai poursuivi des études de philosophie, j'ai été chercheur au CNRS et j'ai enseigné à la Sorbonne (1962-1973). J'ai prononcé des conférences un peu partout dans le monde et publié vingt livres, traduits au total en seize langues.

II. Catastrophe et ruse du monde

C. P. – *Votre dernier ouvrage, Réponses énigmatiques, pose des questions radicales. Parmi celles-ci, le questionnement de la catastrophe² semble occuper une place majeure et comme vous l'écrivez : « La catastrophe ne fait pas sombrer le monde. Celui-ci ne cesse d'osciller. Il se replie et se déploie. Sa spirale s'enroule et se déroule »³. N'êtes-vous pas en train de décrire l'agonie du devenir ?*

Il ne s'agit pas de l'agonie du devenir. Celui-ci ne s'oriente pas vers une fin ultime, vers la mort. Du moins pas encore et pas pour longtemps encore. Ce que je tente de penser c'est l'*advenir* - ni progressiste ni régressif - plein de conflits. C'est lui qui est agonistique. Et l'*advenir* implique toujours une catastrophe, qui devient un peu plus évidente à présent et concerne les temps futurs.

² On signalera récemment les ouvrages de Jean-Pierre Dupuy et de Jean-Claude Guillebaud sur les contours d'une pensée de la catastrophe. Jean-Pierre Dupuy, *Pour un catastrophisme éclairé : quand l'impossible est certain*, Paris, éditions du Seuil, 2002. Jean-Claude Guillebaud, *Le principe d'humanité*, Paris, éditions du Seuil, 2001.

³ Kostas Axelos *Réponses énigmatiques*, Paris, Minuit, 2005, p. 39.

C. P. – *L'analyse du jeu du monde revient régulièrement dans vos livres. On sent l'influence de Heidegger dans l'élaboration de ce concept, et pourtant vous lui donnez une coloration particulière, sans pour autant le substantialiser, le personnifier ni même le subjectiver. C'est grâce à la compréhension du jeu que vous livrez une pensée faite de paradoxes, une dialectique ouverte sur les imprévus du devenir. La catastrophe est-elle le jeu, voire l'enjeu ultime ou simplement une manière d'être du monde au moment où l'homme possède l'illusio du savoir technoscientifique ?*

Ce dont il y va, c'est de la pensée pensant *le jeu du monde* et, principalement, ce jeu lui-même. Cela ne relève pas d'une analyse quelconque, mais de la pensée questionnante et de l'expérience qui nous requiert. Le *jeu* - qui n'est sans doute pas un concept - a été déjà approché et nommé par Héraclite, par Nietzsche, par Heidegger, par Fink. Je suis un chemin, certes balisé, mais j'essaie de faire un pas, par-delà les positions acquises, qui sont toujours de nouveau à questionner. Cette pensée en question - et le langage approprié - ne se réduit pas à des maîtres-mots. Remontant jusqu'à la pensée poétique d'Héraclite et à travers l'histoire mondiale de la pensée, elle s'efforce de promouvoir, par-delà la philosophie et la métaphysique, en scrutant l'horizon de l'errance, une nouvelle pensée du *jeu* de la totalité fragmentaire et fragmentée, une pensée historique et systématique autant qu'aphoristique, ouverte et multidimensionnelle, communiquant avec la poésie pensante, questionnante et planétaire, affrontant l'*enjeu* de l'ère de la technique. Le *monde* demeure la *question* de « ma » pensée, liée à l'expérience individuelle et historico-mondiale : sont interrogées ses différentes instances et notre rapport à lui. Par-delà la clôture se trouve proposée une ouverture.

Le *jeu* doit être compris comme jeu du *monde* qui, sans être ou exister, se déploie. L'effort et l'exercice de cette pensée ne se laissent pas ramener à la dialectique. La grande dialectique prend fin avec Hegel et le jeune Marx ; elle devient ensuite une mécanique de la réflexion. La catastrophe est la face obscure du monde et elle peut posséder sa propre productivité. Le savoir et le savoir-faire de l'homme, son activité théorique et pratique et surtout technico-scientifique n'est pas une illusion, encore qu'elle soit fortement marquée par une dimension mythologique. C'est sa volonté de toute-puissance qui est pleine d'illusions. Peut-être l'ère nucléaire devrait-elle être caractérisée comme une ère *mytho-technologique* et peut-être requiert-elle aussi notre amicalité. Précipités dans cette ère, presque engloutis, nous pourrions également entendre la voix de la poéticité et en faire l'épreuve.

C. P. – « La ruse habitant vie et mort, repos et mouvement, fait autant le jeu de la vie que celui de la *mort*. Ce besoin tenace de laisser une trace, de survivre - dans la temporalité et non pas dans l'éternité -, n'implique-t-il pas insidieusement une ruse insigne ? »⁴ *La ruse est-elle l'une des manifestations du jeu du monde ?*

La ruse est une manifestation *intramondaine*. Le *monde* lui-même n'a ni à connaître, - ni à reconnaître, ni à méconnaître la ruse. Celle-ci œuvre à l'intérieur des instances et des régions mondaines : vie privée, famille, société, État. Aussi la ruse subvertit-elle toute entreprise humaine, trop humaine, trouble la grisaille du sérieux. Les différents jeux intérieurs au *monde* sont travaillés par cette ruse incisive.

III. Société, recherche et sciences sociales

⁴ Kostas Axelos, *Réponses énigmatiques*, Paris, Minuit, 2005, p. 52.

C. P. – *Vous montrez d’une certaine façon que les sciences dites sociales sont sans objet ou plutôt des sciences construisant un objet fictif. « La société n’existe pas en tant que telle, écriviez-vous dans *Ce questionnement*. Se référer à elle comme à une grande entité existant par elle-même ou, pire encore, voir en elle une référence suprême constitue un leurre. Ce qu’on appelle la société [...] est une fiction. Il s’agit de la questionner de fond en comble à la fois comme une effectivité dure et un mirage qui perdure »⁵. Récemment, le sociologue Bruno Latour a montré dans son ouvrage *Changer de société*⁶ comment ce terme polysémique s’est imposé comme un lieu commun. Les sciences humaines, auxquelles la philosophie appartient académiquement, sont-elles incongrues voire impuissantes à éclairer la manière dont les êtres humains vivent ensemble ?*

Les sciences sociales, les sciences humaines, etc. ont un « objet » et cet objet n’est pas fictif. Il n’est pourtant pas bien déterminé et encore moins bien élaboré. Qu’elles soient positivistes, comme elles ont tendance à l’être, ou qu’elles soient plus « fantaisistes », ces sciences réduisent tout au social et ce social lui-même est trop étroitement défini. Il en va de même de la réduction du psychique au psychologique, tels qu’ils sont compris schématiquement.

Ce n’est pas la société qui n’existe pas. C’est la société *en tant que telle*, comme entité autonome, qui fait problème et défaut. Ce qu’on appelle la société est déjà un ensemble constitué. Le langage, la religion, l’activité artistique, la philosophie, les relations humaines privées, les organisations politiques, l’administration, les institutions sont aussi bien *constituantes* que constituées. Elles ne sont pas de simples expressions de la société et de la subjectivité humaine. Le langage par exemple est aussi un fait social, il peut être étudié sociologiquement et psychologiquement, mais c’est aussi et principalement lui qui fait parler les sciences de l’homme, leurs explications et leurs interprétations. Tout ramener et réduire à l’anthropologique et au social-historique est unilatéral. Sans parler des éléments fictionnels qui s’y mêlent. Les sciences sociales croient à l’avance, dur comme fer, tenir leur objet spécifique entre les mains, comme si celui-ci gisait là tout constitué et prêt à être exploité. Elles ne s’interrogent pas, ne mettent en question ni leurs présupposés, ni leurs démarches méthodiques, ni leurs conclusions. Mais il reste à savoir si elles peuvent faire autrement. Elles éclairent des choses, c’est incontestable, cet éclairage est cependant très particulier. Il est à prévoir qu’elles vont continuer à marcher sur leur chemin, chaque fois unidimensionnel, et que leur prétention sera impérialiste.

La philosophie n’appartient pas aux sciences humaines. Le tout et le rien, le *monde* en ses métamorphoses échappe nécessairement à celles-ci, elles ont d’ailleurs assez à faire avec leurs modèles technoscientifiques et leurs réflexions opératoires.

C. P. – *Vous critiquez nettement le socle des sciences humaines qui prolifèrent et se ramifient. Ainsi, les « chercheurs et fonctionnaires sont des piliers du fonctionnement social. Leur manière de poser les problèmes évite les questions dérangeantes et conditionne les réponses »⁷. La recherche est-elle l’un des piliers fondamentaux du développement techno-scientifique ? Ne participe-t-elle pas de la réduction du politique à la gestion administrative de problèmes, le terme de « politiques publiques » étant généreusement utilisé de nos jours ?*

⁵ Kostas Axelos, *Ce questionnement*, Paris, Minuit, 2001, p. 79.

⁶ Bruno Latour, *Changer de société – Refaire de la sociologie*, Paris, La Découverte, 2006, p 9-39.

⁷ Bruno Latour, *op. cit.*, p. 95.

La recherche - tout le monde aujourd'hui fait de la recherche -, la recherche en sciences humaines en tout cas, sait plus ou moins sûrement ce qu'elle va trouver. Car elle constitue également ses résultats. La recherche est sans conteste un des piliers importants du développement technoscientifique, mais c'est une recherche obsessionnellement orientée, déterminée par ce qu'elle ignore et qu'elle ne veut pas savoir, c'est-à-dire le destin de l'époque, l'esprit sans esprit du temps. Elle ne voit pas non plus assez clairement les intérêts économiques, sociaux et politiques très particuliers qui pèsent sur elle.

C'est une banalité de dire que la politique est devenue la technique de l'administration et de la gestion des êtres et des choses. Le rôle du citoyen fait de plus en plus problème. La chose reste à penser décisivement, par-delà les groupes oligarchiques de pouvoir et les divers partis. Il faut aussi qu'elle soit éprouvée amplement et profondément par tout un chacun et le peuple tout entier. Le temps de la grande *politique* n'est plus. Restent à accomplir des gestes économiques et socio-politiques.

C. P. – La recherche n'est plus fondamentale au sens où elle soumet des réponses plutôt que d'élaborer des questionnements. Si l'on considère que la philosophie s'épuise et se prolonge au sein de ces domaines technoscientifiques, existe-t-il des espaces où une pensée méditante s'exerce ?

La philosophie est en effet parachevée. Sa fin dure et durera cependant. Sans doute éclate-t-elle en une série des disciplines techno-scientifiques, sans doute une certaine techno-philosophie est-elle encore enseignée dans les Universités où les professeurs s'adonnent sans fin à des commentaires de commentaires, sans doute fait-elle encore partie de la culture générale et affadie, ne concernant vitement que très peu de monde, sans doute devient-elle bavardage journalistique, d'actualité toujours en quête de nouveauté, tout en étant conditionnée elle-même par ce qui est à la mode. Tout cela n'est pas de la *pensée*. Celle-ci, sans lieu, atopique, se manifeste parfois, transversale, comme un météore, elle est radicalement questionnante et a un caractère énigmatique. Elle rencontre la poésie pensante et ne parvient pas à échapper entièrement à une certaine clandestinité.

IV. Philosophie, politique et démocratie

C. P. – Parmi les questions radicales que vous posez est la question de savoir pourquoi les grands philosophes ont, en général, été hostiles à la démocratie. « La fondation de la philosophie - par Platon - et l'époque de sa fin - avec Hegel, Marx, Nietzsche et Heidegger - coïncident [...] avec une critique acerbe de la démocratie, sinon avec sa négation »⁸. Cornelius Castoriadis évoquait pour sa part Platon comme l'un des fossoyeurs du régime démocratique⁹. Le lien que ce dernier fait entre la philosophie comme apprentissage du questionnement, la politique comme réflexion sur les normes collectives et la démocratie comme délibération et décision collectives¹⁰ est-il aussi évident ?

⁸ Kostas Axelos, *Réponses énigmatiques*, Paris, Minuit, 2005.

⁹ Cornelius Castoriadis, *Sur « le Politique » de Platon*, Paris, Seuil, 1999.

¹⁰ Cornelius Castoriadis, « La politique et la création de la démocratie », in *Domaines de l'homme*, Paris, Seuil, 1986.

Il est vrai qu'un grand nombre de grands philosophes ou penseurs n'ont pas été tendres avec la démocratie. La démocratie – souhaitable - fut, est et demeure un grand problème. Plus qu'un régime politique, elle est une vague de fond qui emporte tout sur son passage. Elle ne cesse pas pour autant d'être démocratique-totalitaire. Aucune démocratie directe n'est envisageable, à grande échelle du moins, à l'ère des masses et de leurs manifestations médiatiques multiformes, présentes et à venir, à l'ère de la techno-bureaucratie qui va en s'amplifiant et s'intensifiant et se complexifie toujours davantage, échappant au contrôle des citoyens, de plus en plus désemparés, manquant de modèle de compréhension et d'action. Tous les appels à la démocratie participative ne disent pas justement comment, en quel sens, sur quel mode, par quels moyens concrets s'exercera cette participation. La démocratie réelle - celle qui existe aujourd'hui -, sans être effectivement et pleinement une démocratie, et compte tenu du fait indéniable que la démocratie n'a encore nulle part existé, connaîtra des changements, voire des mues.

La politique a un rapport à la pensée philosophique, mais ce rapport est difficile à élucider. La pensée philosophique et, plus encore, un certain rapport au monde, détermine dans une certaine mesure la politique, cependant celle-ci agit également sur celle-là. Le rêve de l'autonomie, autonomie à la fois individuelle et collective, plus ou moins anarchique ou encadrée, appartient, comme bien d'autres rêves similaires, au royaume de l'utopie consolatrice. Il ne se rend pas compte de la quasiment incontrôlable complexité techno-scientifique et techno-bureaucratique de l'époque. Mais, même après la prétendue fin des idéologies, les hommes ont besoin d'utopie, à savoir de l'irréalisable, de ce qui ne peut pas avoir de lieu.

C. P. – *La fin de la philosophie est-elle le prélude à la disparition de la politique ?*

- Il n'y a pas à proprement parler de fin ou de mort de la philosophie. La philosophie en tant que telle a dit tout ce qu'elle pouvait dire, et elle l'a dit *philosophiquement*. Depuis elle survit, sans couper court. Une autre pensée, à travers l'histoire mondiale de la pensée, cherche son langage et son style et se manifeste déjà par endroits, sans intéresser le grand public. La politique ne disparaît pas non plus. La grande politique n'est certes pas d'actualité et ne peut pas surgir demain, quand bien même elle pourrait surgir de nouveau. Les principes théoriques de la politique ont été énoncés, elle a donc à les rendre plus ou moins effectifs. Ce qui a cours, c'est le règlement, sans éviter le et les dérèglements des problèmes économiques, sociaux, politiques, culturels. Ce qui se fait tant bien que mal et plutôt mal. Tout le fonctionnement politique ou dit politique ne cesse d'impliquer le dysfonctionnement.

C. P. – *D'un côté vous critiquez les oligarchies représentatives qui se prétendent démocratiques, de l'autre vous fustigez le contenu pauvre de la démocratie directe¹¹. La démocratie, si elle ne s'enferme pas dans l'alternance de ces deux formes, est-elle un mouvement de fond du devenir politique ou un simple résidu dont on n'arrive pas à se défaire ?*

Encore une fois : le mouvement politique, local, régional, national, étatique, international ne fait pas ce qu'il veut mais ce qu'il peut. Les marges de ses actions sont passablement étroites. Ce mouvement est aujourd'hui historico-mondial, comme on dit, et la mondialisation, privée de *monde*, doit être appelée globalisation. Colmater les

¹¹ Kostas Axelos, *Ce questionnement*, Paris, Minuit, 2001.

brèches de la démocratie, cela prend et prendra du temps. Car sa tâche n'est pas de resplendir telle une déesse de l'Olympe.

C. P. – *En 1973, vous teniez les propos suivants* : « Je me situe dans le jeu d'échecs politique résolument à gauche - partisan d'une socialisation radicale de tout ce qui est, se produit et se reproduit -, ayant pourtant la témérité de vouloir penser le processus, lié à la prédominance de l'ancienne et de la nouvelle droite. La *technique* prend en charge la politique »¹². *Comment vous situeriez-vous sur la scène politique actuelle ? Le clivage droite-gauche a-t-il encore philosophiquement un sens ?*

Les notions de « gauche » et de « droite » doivent être radicalement mises en question et non pas par la seule pensée. Nous avons à faire et à refaire leur expérience cruciale à tous les niveaux. Elles ne constituent pas des données intangibles. Tout en gardant encore quelque pertinence, elles ne peuvent qu'être constamment rejouées. Il faudrait également comprendre comment chacune d'elles passe dans l'autre, dans les mots et dans les faits, dans les pays industriellement développés du moins. Pourtant nous ne disposons pas de mots pour dire ce qui est, se fait, devient, se défait. Nos schémas politiques sont pauvres et ce n'est pas à la politologie de questionner le *monde*. Les réactionnaires, les libéraux, et les centristes, la gauche et l'extrême gauche appartiennent fondamentalement à la représentation. N'est pas entendue ici la représentation parlementaire, mais un mode d'être et de fonctionnement. Les écologistes s'agitent en tous sens, évitant soigneusement le problème majeur, à savoir la toute-puissante et irréversible technique planétaire. Il est dans la nature du pouvoir d'impliquer le vide.

Voter, la mort dans l'âme, pour tel ou tel candidat, voter blanc ou s'abstenir ne résolvent naturellement pas le problème ; il n'est ainsi même pas posé. Les nouvelles droites et les nouvelles gauches sont le *remake* des anciennes. Alors ? Ni l'individu tout seul, ni les activités abstraites ne peuvent répondre de manière pertinente. Bien sûr, il y a des causes importantes à défendre, des urgences vitales, des réformes indispensables. Celles-ci doivent être défendues, affrontées et promues, le plus radicalement possible, dans les limites que l'esprit du temps impose. Questionner résolument celui-ci et s'ouvrir au *monde* en lequel tout émerge, exige une pensée qui est à sa manière une action, et qui secoue, presque inaudiblement, tout ce qui est et qui passe pour vrai et réel, qui domine au grand jour, attentive à ce qui poursuit son travail souterrainement. En un mot – qui n'est pas un mot d'ordre – en assumant courageusement la détresse, s'ouvrir à l'incessante métamorphose.

Propos recueillis par Christophe Premat

¹² Kostas Axelos, *Entretiens*, Montpellier, Fata Morgana, 1973.